

Le CXV^e chapitre de l'unité qui est l'origine du nombre

Pour la complétude du *Livre des propriétés des choses*, il me paraît bon de dire, de façon simple, certaines choses concernant le classement des nombres et des mesures, des poids et des sons, car, selon Isidore dans son troisième livre, on ne doit pas mépriser l'étude des nombres qui contiennent de grands mystères, en plusieurs endroits de la sainte Écriture. N'est-il pas écrit en effet dans le *Livre de la Sagesse* que Dieu a fait toutes choses selon le nombre, le poids et la mesure ? Sans la science des nombres, nous ne pouvons rien connaître du temps, des heures, des mois, ni du mouvement du ciel. Grâce à la connaissance des nombres, nous apprenons à ne pas être trompés en comptant, et qui voudrait ôter le nombre des choses jetterait beaucoup de confusion. Il n'y a pas de différence entre un homme qui ne sait pas compter et une bête, comme dit Isidore. C'est pourquoi il est écrit, au début du *Livre d'arithmétique*, qu'on ne peut connaître un triangle sans connaître le nombre trois, ni un carré sans le nombre quatre. Il en va ainsi des autres choses, d'où il apparaît que, sans aucune connaissance des nombres, on ne peut rien savoir, comme il est dit en ce livre.

Selon Boèce, le nombre est une multitude d'unités assemblées, car l'unité est la racine, la semence et la mère de tout nombre. Tous les nombres en sont issus et elle ne naît de nul nombre sauf elle-même, comme disent Aristote et Avicenne. L'unité, comme la racine, contient toute multitude et tout nombre dépend d'elle de manière causale. Et plus une chose approche de l'unité, plus elle est simple et parfaite.

Il faut louer l'unité, car elle n'est engendrée par aucun nombre, alors que tous les nombres en sont issus, comme d'une racine. Il faut aussi la louer pour sa simplicité, car elle est non divisée. Pour sa perfection également, car une chose est parfaite proportionnellement à son unité, comme dit Aristote au cinquième livre de la *Physique*. Enfin, il faut la louer pour sa dignité singulière, car l'unité est l'ensemble de la multiplicité ramenée en un, comme dit Algasel dans son commentaire sur le troisième livre de la *Métaphysique*.

De nombreux philosophes, comme Aristote, Boèce, Algasel et d'autres parlent de différentes façons de l'unité, mais saint Bernard, dans le livre qu'il envoya au pape Eugène, est celui qui dit les choses les plus exactes. Il dit qu'il y a une unité naturelle, une unité de la grâce et une qui est au-dessus de la nature et de la grâce. L'unité naturelle est divisée en quatre ensembles : une unité est créée par assemblage de plusieurs parties qui sont différentes les unes des autres, par exemple un tas de pierres, fait du rassemblement de plusieurs pierres. L'autre unité naturelle est composée de plusieurs parties hétérogènes, comme un corps formé des mains, des pieds et des autres organes, tous différents. La troisième unité naturelle est faite de diverses personnes de sexe différent, mais pas de nature différente : il en va ainsi des hommes et des femmes unis par le mariage, qui sont une seule chair du point de vue de la descendance. La quatrième unité naturelle se fait par la réunion de diverses natures qui forment une personne, comme l'âme et le corps qui sont unis en une personne, homme ou femme.

L'unité gracieuse est elle aussi divisée en quatre catégories. La première est en une personne qui est une en soi, par la grâce, et qui n'est pas divisée selon l'opposition du corps et de l'esprit. La seconde peut être vue en un regroupement de personnes unies par charité, ayant un cœur et une âme tout en Dieu. La troisième est dans la conformation totale de l'âme à son

Créateur, de l'esprit à Dieu, par amour. La quatrième exista lorsque le Fils de Dieu, dans son unité personnelle, fut associé au limon de notre nature.

L'unité qui est au-dessus de la nature et de la grâce est celle qui existe entre les trois personnes divines ; elle est unique et singulière et n'a pas d'équivalent ; elle est la fin et l'aboutissement de toutes les autres unités, comme dit saint Augustin au neuvième livre de son ouvrage sur la Trinité.

Il apparaît donc, d'après ce qui vient d'être dit, que la perfection numérique doit être attribuée à l'unité, car tous les nombres en sortent, comme la multitude de toutes les créatures ont Dieu pour origine, lequel est Un souverainement. Il est commencement et fin de toutes choses et il est béni pour l'éternité.

Le CXVI^e chapitre du nombre. II.

Après l'unité, vient le nombre deux qui ajoute une unité sur la première et tient le second rang parmi les nombres, comme dit Isidore. Certains qualifient d'infâme le nombre deux car c'est à partir de lui que l'unité se sépare. Il est donc signe de division. Mais s'il convient de le blâmer parce qu'il se sépare de l'unité, il faut le louer pour ce qu'il s'approche du nombre trois, comme dit saint Augustin au sixième livre de sa *Musique*.

Le CXVII^e chapitre du nombre. III.

Le nombre trois est obtenu en ajoutant un au nombre deux. C'est le nombre le plus digne, le plus sacré et le plus saint qui soit, car il représente le nombre de la glorieuse Trinité. Car, comme le un, qui est origine de tout nombre, représente la Divinité qui est une, le trois représente les trois personnes de cette Divinité, à savoir le Père qui ne dépend de rien et qui est l'origine des autres personnes, le Fils qui vient du Père par engendrement, et le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. C'est pourquoi Aristote dit dans le *Livre du ciel* que nous devons louer Dieu selon le nombre trois, car toutes les créatures révèlent ce nombre, dans le fait que Dieu les a conçues selon le nombre, le poids et la mesure, comme il est écrit au *Livre de la Sagesse*.

Le CXVIII^e chapitre du nombre IV.

Le nombre quatre est obtenu par l'ajout d'une unité au nombre trois. C'est un nombre carré, car il a quatre unités, comme les angles d'une figure carrée, comme dit Isidore. Et, de même que le carré est la figure la plus ferme, le nombre quatre, qui est carré, signifie la fermeté de la foi chrétienne, qui nous laisse entendre, avec tous les saints, la longueur, la hauteur, la largeur et la profondeur du Paradis, comme dit l'apôtre saint Paul.

Le CXIX^e chapitre du nombre. V.

Le nombre cinq est obtenu par l'ajout d'une unité au nombre quatre. C'est le premier nombre impair après le trois. Il symbolise parfois ceux qui ont la connaissance et la foi envers la Trinité, mais qui sont encore retenus par les plaisirs des cinq sens, avec les cinq vierges folles, avec ceux qui achetèrent les cinq paires de bœufs avec lesquels ils ne purent se rendre aux noces, comme il est dit dans l'Évangile.

Le CXX^e chapitre du nombre. VI.

En ajoutant une unité au nombre cinq, on obtient le six, qui est un nombre pair et parfait en tout, sans avoir rien de superflu, ni aucun défaut. Car ce nombre est composé de six unités, ou de trois fois deux ou de deux fois trois et ainsi, il est parfait de tous côtés. C'est pourquoi, en l'Écriture, il signifie la perfection de la grâce et des vertus.

Le CXXI^e chapitre du nombre. VII.

En ajoutant une unité au nombre six, on obtient le sept, qui est le troisième nombre impair. Dans l'Écriture, il signifie la surabondance de la grâce des sept dons du Saint-Esprit, qui sont offerts à ceux qui sont fidèles à la foi en la sainte Trinité et en la doctrine des quatre Évangiles.

Le CXXII^e chapitre du nombre. VIII.

Le nombre huit possède une unité de plus que le nombre sept. Il est égal à deux fois quatre, nombre pair, à cinq et trois, qui sont deux nombres impairs, et à sept et un. Il signifie l'abondance de gloire qu'auront en Paradis ceux qui en ce monde auront eu les sept vertus et les sept dons du Saint-Esprit. Ils auront une joie conforme à leurs mérites, et bien différente de leurs tourments. Elle sera donc composée de pair et d'impair, comme le nombre huit.

Le CXXIII^e chapitre du nombre. IX.

Une unité ajoutée à huit fait neuf, qui est un nombre composé de trois fois trois. Il signifie l'état et la gloire des trois hiérarchies du Paradis et des anges, dont chacune est conforme à la glorieuse Trinité et qui se tient près de Dieu sans intermédiaire.

Le CXXIV^e chapitre du nombre. X.

Le nombre dix contient une unité de plus que neuf. C'est le dernier des nombres simples, car, si l'on dépasse dix, l'on recommence à compter à un, puis deux, et ainsi de suite. Le nombre dix, qui est le terme des nombres simples et le début des nombres composés, signifie Dieu qui est fin et commencement de toutes les créatures, soit simples comme les anges, soit composées comme les hommes. Le nombre dix, par multiplication par lui-même, rend toujours un nombre parfait, car dix fois dix font cent et dix fois cent font mille, et ainsi en continuant.

Le CXXV^e chapitre de la première classification des nombres

La classification des nombres se fait généralement entre nombres pairs et nombres impairs. Le nombre est pair lorsqu'il se divise en deux parties égales, comme 2, 4, 6, 8 et ainsi de suite. Il est impair quand il ne peut être divisé en deux parties égales comme 3, 5, etc., comme dit Isidore. Il y a des nombres qui sont si pairs qu'ils se divisent en deux toujours en nombres pairs jusqu'à arriver à l'unité, comme 64, qui donne 32, puis 16, puis 8, puis 4 et puis 2. Il en est d'autres qui sont pairs, mais qui, par divisions successives par deux, donnent toujours des nombres impairs, comme 6, 10, 18, 50. Il y a des nombres pairs qui se divisent en d'autres nombres pairs, mais la division n'aboutit pas à l'unité, comme 24, qui donne 12, puis 6, puis 3. Il y a aussi des nombres impairs, composés de nombres impairs multipliés entre eux, comme

25 qui est égal à 5 fois 5 ou 49, composé de 7 fois 7, comme dit Boèce.

Le CXXVI^e chapitre de la deuxième classification des nombres

Il y a des nombres surabondants, défectifs et parfaits. Est surabondant un nombre qui, divisé en ses parties, rend plus que le tout. Tel est le cas de 12, dont la moitié est 6, le tiers 4, le quart 3, le sixième 2 et le douzième 1 : or, 6 et 4 et 3 et 2 et 1 font plus que 12, car cela fait 16, ce pourquoi 12 est appelé un nombre surabondant. Le nombre défectif est celui dont la somme des parties est inférieure au tout, comme 10, qui est composé de l'unité comme sa dixième partie, de 2 comme son cinquième, et de 5 comme sa moitié. Et si l'on additionne 1, 2 et 5, on n'obtient que 8 ; c'est pourquoi 10 est appelé défectif.

Le nombre parfait ou suffisant est celui dont les parties rendent le tout, ni plus, ni moins, comme 6 qui est composé de l'unité comme sa sixième partie, de 2 comme de sa tierce partie, de 3 comme de sa moitié. Et 1 et 2 et 3 font exactement 6 : c'est pourquoi on le nomme nombre parfait. Il faut savoir qu'il y a peu de nombres parfaits, comme dit Boèce, car il n'y en a pas avant 6 et, entre 10 et 100, il y a seulement 28, entre 100 et 1000 il n'y a que 494.

Le CXXVII^e chapitre de la troisième classification des nombres

Le nombre peut être considéré dans l'absolu, sans relation avec les autres, comme 2, 3 ou 4, etc. On peut aussi considérer les nombres en les mettant en relation, en les comparant les uns avec les autres, comme 4 à 2, en disant que l'un est le double de l'autre, ou l'autre la moitié du premier. Tout nombre comparé à un autre lui est égal ou non égal. Deux nombres sont égaux quand ils ont autant d'unités l'un que l'autre, comme 3 et 3. Mais si l'un en a plus que l'autre ils sont inégaux, comme 3 et 4, car l'un est plus grand et l'autre plus petit.

Le CXXVIII^e chapitre de la quatrième classification des nombres

Selon Isidore, il y a beaucoup de catégories de nombres : l'une concerne les nombres discrets, comme quand on dit 1, 2, 3 et ainsi de suite. L'autre est celle des nombres continus, et ce de trois façons : le nombre peut être continu comme une ligne infinie ; ce nombre est dit rectiligne. Il peut être continu selon la longueur et la largeur, mais non selon l'épaisseur : il s'agit du nombre de surface. Enfin, il est continu en longueur, en largeur et en épaisseur et il est appelé nombre solide, selon Isidore.

Il apparaît à travers ce qui a été dit que, sous la multitude des nombres, sont cachés divers sens et interprétations des Écritures. C'est pourquoi Boèce dit que la science des nombres est majeure parmi les sciences mathématiques. Car, sans le nombre, aucune lettre, aucune syllabe ne peut être jointe à une autre ; sans lui, on ne peut aboutir à une conclusion en logique, ni en géométrie, ni en musique. En théologie également, il est très important de comprendre l'unité de la divine Essence, la Trinité des personnes, les neuf ordres des anges divisés en trois nobles hiérarchies, les sept vertus, les trois puissances de l'âme, les quatre éléments, et tant d'autres choses qui contiennent le nombre. Toutes les choses qui existent, corporelles ou spirituelles, au ciel ou sur terre, se servent des nombres ; à tel point que certains philosophes ont voulu dire que l'âme raisonnable est composée de nombres, d'où il apparaît bien que la science des nombres doit être fortement louée.